

CHAPITRE VIII

DES CHUTES DE PANGA AU CAMPMENT D'OGARROUOUÉ

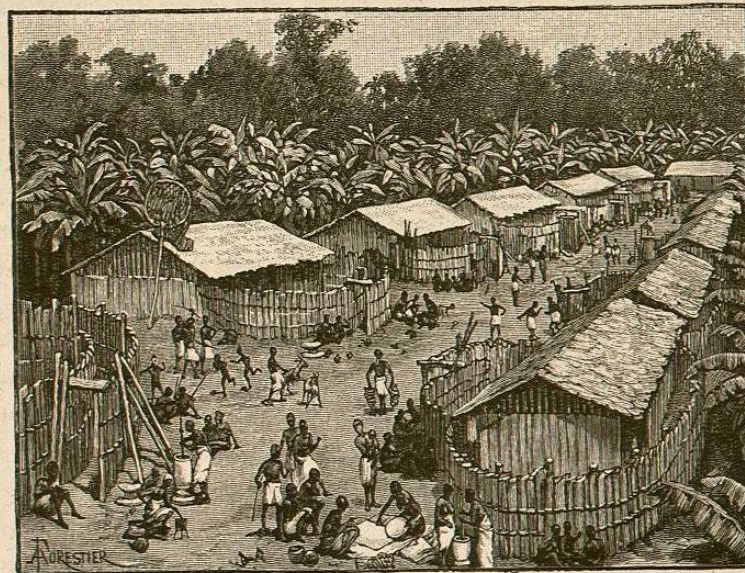
(Du 7 août au 19 septembre 1887.)

Autre accident aux rapides. — Le village d'Outiri. — Établissement d'Avissibba. — Enquête sur un meurtre à Avissibba. — Surpris par les natifs. — Le lieutenant Stairs est blessé. — Poursuite de l'ennemi. — Les flèches empoisonnées. — Imprudence des Zanzibari. — La caravane Jephson n'arrive pas. — Nos blessés. — Pluie continuelle. — Mort de Khalfan, Saadi et autres. — Arrivée de la caravane. — Les rapides du Mabengou. — Revue de l'effectif. — Le Nepoko. — Remarques de Binza. — Nos approvisionnements. — Gaspillage des munitions. — A mi-chemin du lac Albert. — Nous rencontrons des hommes d'Ougarrououé. — Déserteurs. — Nous campons aux Larges des Ilippos et aux rapides d'Avakoubi. — La station détruite de Navabi. — Les éléphants de Memberri. — Autres désertions. — Ougarrououé, le chef arabe. — Il nous donne des renseignements. — Visite à la station des Arabes. — Premier échantillon de la tribu des pygmées. — Arrangements pris avec Ougarrououé.

A trois kilomètres de notre dernier campement, et en pleine rivière, nous avons remarqué sur une petite île une sorte de fortin et un village si bas qu'il nous paraissait à fleur d'eau.

Nous en fîmes l'exploration le 7, petit voyage des plus malaisés, vu la force du courant qui se précipite vers Panga sur une pente rapide et dangereuse; cet îlot avait dû être, à l'origine, un récif de rochers plats qui dépassait de quelques centimètres seulement les plus hautes eaux; les inégalités de surface en auront été, dans la suite, comblées par des terres apportées du rivage opposé. Il mesure 60 mètres de long sur 28 ou 30 de large. Des pêcheurs y ont construit une soixantaine de huttes coniques entourées d'un rempart de planches d'un bois très léger pris dans la forêt et de débris de canots. En ce moment, le niveau de la rivière n'était guère que de 15 centimètres au-dessous du point le moins élevé de l'île.

Un accident sérieux survint ce jour-là pendant le trajet des chutes de Panga aux rapides de Nedjambi. Un patron maladroit engagea si malheureusement sa pirogue parmi les branches basses des arbres de la rive, qu'elle chavira au milieu des brisants. Nous y laissâmes deux carabines et des caisses de poudre. Les Zanzibari étaient si imprudents, si « va comme je te pousse » dans cette navigation des rapides, que je me sentais vieillir



Village d'Outiri.

sous le poids des inquiétudes. Nos pertes, nos soucis, n'ont eu d'autre cause que la négligence têtue de ces gens à exécuter mes ordres. A terre, ils s'en allaient vaguer par la forêt et ne revenaient plus; ils avaient détalé, ou bien étaient tombés sous les flèches des naturels. Il nous manquait jusqu'ici 8 hommes et 17 carabines.

Le 8, la caravane avait halé les canots au delà des rapides de Nedjambi et campait à quelques kilomètres en aval d'Outiri. Le lendemain, nous arrivions à des villages d'une architecture bien différente de celle qui règne au bas Arouhouimi. Les cases, fort basses, ont des toits à pignon; chacune s'entoure d'une solide et haute palissade de troncs d'arbres appartenant à la famille des rubiacées, et fendus en planches grossières longues de 180 centimètres, larges de 25 et épaisses de 10. Entre les

deux lignes de huttes court une rue large de 6 mètres au moins. Une douzaine d'hommes résolus, embusqués dans les cours de ces cases et armés de flèches empoisonnées, infligeraient des pertes sérieuses à l'ennemi, fût-il armé de carabines.

Le 10 août, nous fîmes halte, mais les pourvoyeurs, dépêchés dans trois directions différentes, ne rapportèrent que pour deux jours de vivres. Khalfan, l'un d'entre eux, avait été blessé au larynx par une flèche de bois. La position de la plaie nous prouvait une fois encore leur manque absolu de précautions : il regardait en l'air, examinant des plantains ; un naturel qui n'avait pas même pris la peine de se cacher lui lança, de 6 mètres, une flèche empoisonnée qui l'atteignit à la gorge. On eût dit une simple piqûre d'aiguille. En dépit de la sollicitude du docteur, les suites en furent mortelles au bout de quelques jours.

La journée du 11 fut employée tout entière par nos marinières à lutter contre les formidables rapides qui, sur une étendue de 8 kilomètres, bouillonnent contre les récifs ou battent les îlots rocheux. Une sente praticable conduisit nos marcheurs à Engoueddé, où nous les rejoignîmes le 12. Le passage de ces rapides nous ayant fait perdre un jour, il fallut de nouveau expédier des pourvoyeurs, qui réussirent à se procurer une bonne provision de plantains. Le 13 nous nous dirigeons vers Avissibba ou Aveychiba, agglomération de cinq grands villages, dont deux occupent l'extrémité supérieure de la crique¹ de Roukou.

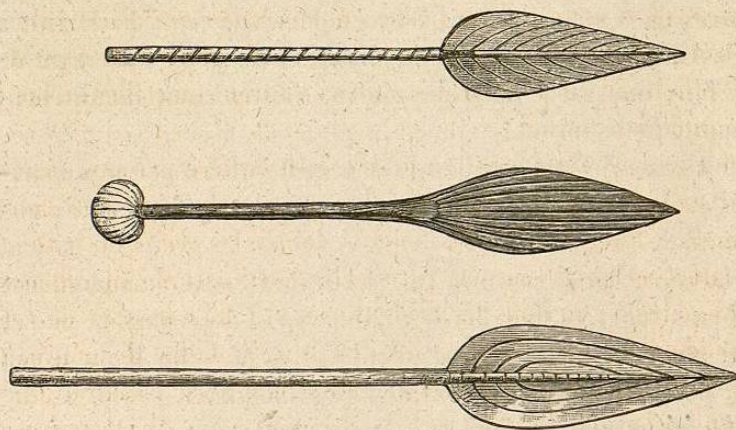
Notre flottille y arrive la première. Une belle et large rue s'étend entre deux rangs de huttes basses, chacune d'elles entourée de sa palissade de bois. Les bosquets de bananiers — bananiers des sages — promettent une abondante récolte. Au delà reprend la grande forêt inviolée. Depuis l'embouchure de la crique jusqu'à l'extrémité de la clairière s'allonge un cordon de cette forêt primitive, large de près de cent mètres ; une zone de haute futaie, plus étroite de moitié, sépare le village des eaux de l'Arouhouimi. Tandis que tout notre monde passait en canot de l'autre côté du petit affluent, nos marinières exploraient minutieusement les alentours, fouillant les

1. Au Canada et en Louisiane, outre son acception usuelle, le mot *crique* est appliqué aux petits cours d'eau et aux affluents de peu d'importance.

cours et les huttes où pouvaient se dissimuler les sauvages, ou, la carabine bien en vue, ils fourrageaient les plantations.

Au bivouac nous eûmes à juger un cas de meurtre. La veille, à Engoueddé, un de nos Zanzibari était tombé sous une balle sortie peut-être de la carabine de quelque camarade. Avant de procéder à cette besogne, j'avais engagé deux de mes chefs à repasser la crique avec 40 hommes pour en parcourir la partie sud-occidentale, afin de voir si l'on pourrait s'y ravitailler le lendemain.

Mon petit conseil venait de s'installer et un témoin faisait



Pagaies des Avissibba en forme de feuille.

sa déposition, quand une fusillade exceptionnellement énergique vint nous surprendre. Le lieutenant Stairs et 50 hommes partirent au pas accéléré ; 90 carabines perfectionnées me paraissaient suffire : je repris mon rôle de président, mais bientôt les décharges succédèrent aux décharges, et l'on entendit le crépitement ininterrompu des armes de nos éclaireurs.

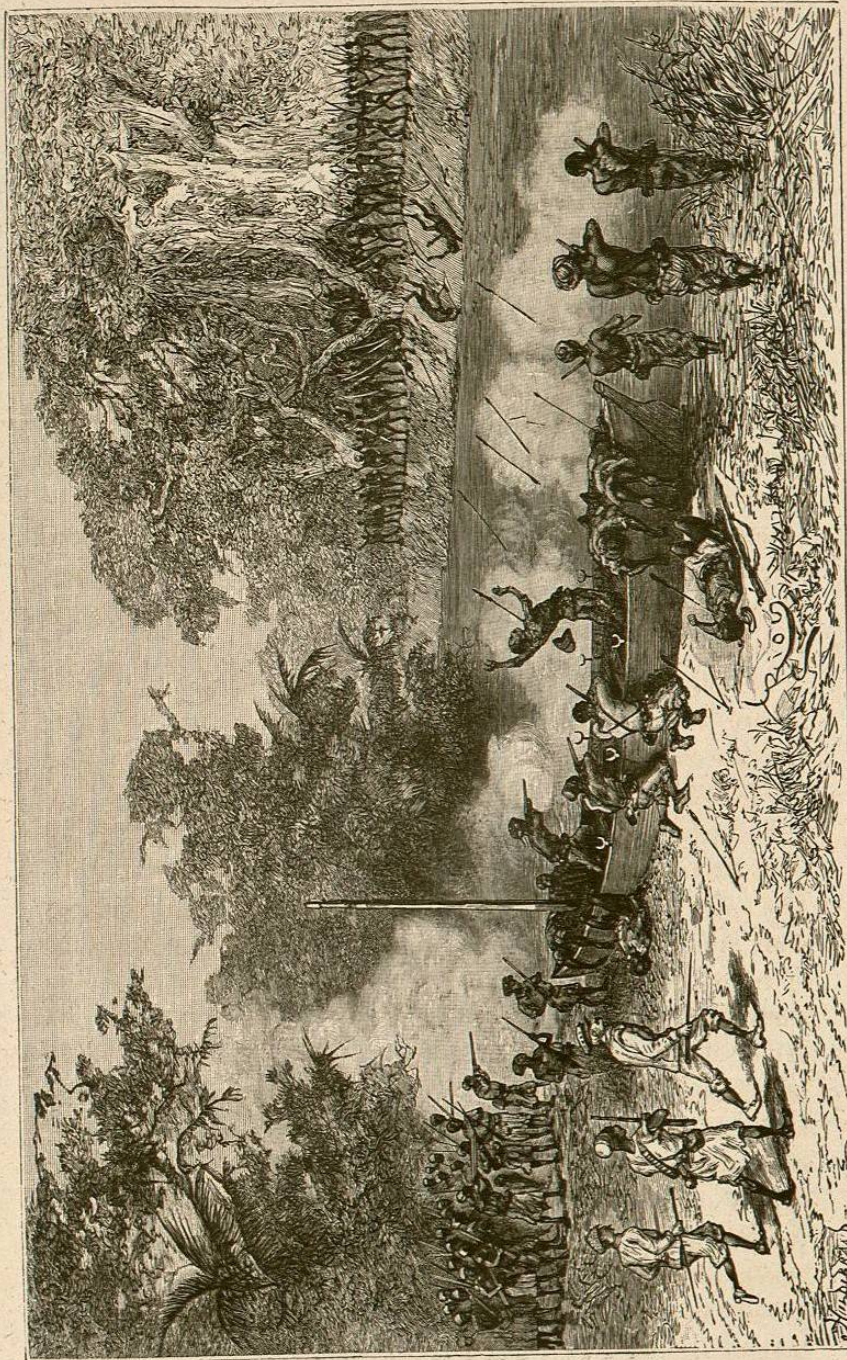
Le docteur Nelson et moi courons en toute hâte vers la rive. La première personne qui s'offre à ma vue est le lieutenant Stairs, la chemise déchirée, le sang coulant à flots d'une blessure au sein gauche, dans la région du cœur. Près de moi, un bruit comme de la pluie sur les feuilles ; des flèches tombent à me toucher. Je confie notre pauvre ami aux soins de Parke et cours rejoindre mes gens. Couchés dans toutes sortes de pos-

tures, ils tiraient d'une manière insensée sur quelques broussailles suspectes de l'autre côté de l'eau, le repaire évidemment de ces adroits archers, mais je ne pus en distinguer un seul. Pendant que la pirogue traversait la crique, des indigènes, les plus hardis que nous eussions encore rencontrés, l'avaient tout à coup assailli de leurs flèches. Pour éviter les traits empoisonnés, nos hommes s'étaient autant que possible dissimulés dans la pirogue, tout en faisant force d'avirons pour la ramener au point de départ. Puis ils avaient pris leurs carabines et tiré sur l'ennemi à tort et à travers. Le lieutenant Stairs, accouru à la rescousse, commandait un feu plus régulier quand il fut atteint d'une flèche, qu'il arracha en battant en retraite. Cinq autres de nos gens furent blessés. Pendant que j'écoutais ces détails, je vis une ombre se glisser entre deux buissons. Je fis feu; une sorte de gémissement étrangement lugubre répondit. Deux minutes après, la pluie de flèches avait cessé. Une troupe de mes meilleures sentinelles fut chargée de surveiller la rive opposée et de ramener au camp le reste de nos hommes.

Le soir, quelques-uns des éclaireurs nous amènent sept chèvres trouvées dans les bois. Ils avaient découvert le gué et tiré sur une petite troupe allant au secours de leurs frères ou, peut-être, s'en revenant de l'escarmouche.

Le 14 au matin, deux compagnies retraversèrent la crique pour tirer vengeance de ceux qui nous avaient fait tant de mal. Une autre troupe, sous les ordres du capitaine Nelson, s'engagea dans la forêt. Après quelques instants nous entendîmes une décharge, puis une seconde, puis une fusillade incessante, montrant que nos adversaires se défendaient avec énergie. Nous avions dans notre avant-garde des tireurs de première force, mais comment, dans la brousse épaisse, infliger des pertes sérieuses à un ennemi rusé, possesseur d'armes si dangereuses, se dérobant sans cesse, et absolument inconscient de la puissance terrible des engins meurtriers qui criblaient le sous-bois?

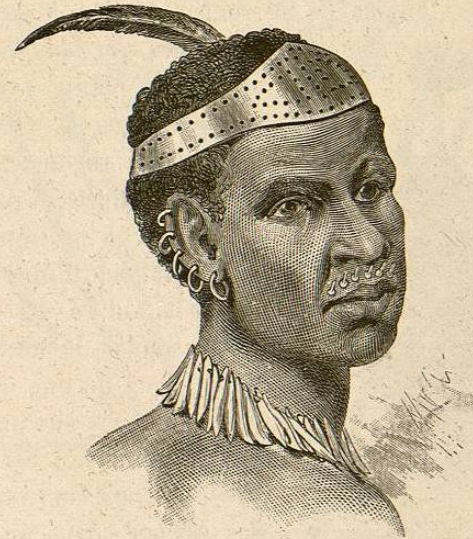
Sur trois cents cartouches brûlées ce jour-là, quatre seulement avaient atteint leur but. De notre côté, quatre hommes furent blessés par des flèches frais enduites d'une substance couleur de copal. On m'apporta le cadavre d'un sauvage. Sa chevelure longue et touffue était retenue par un cercle de fer; il portait un collier de grenailles du même métal, entremêlées de



Combat contre les Avissibba.

dents de singe. Ses dents étaient limées en pointe. Une double rangée de cicatrices décoraient sa poitrine et son ventre. Il n'était pas circoncis. Un autre, déposé sur le débarcadère, avait un collier de dents humaines; autour de la tête, une brillante plaque de fer; au front et aux poignets, des ornements analogues; au bras gauche, l'épais bourrelet de coton de soie, recouvert de cuir de chèvre, qui protège la peau contre le frottement de la corde de l'arc.

Quand nos gens eurent débusqué les sauvages de toutes leurs positions, ils se mirent en quête de vivres, et le soir ils apportaient à Avissibba assez de plantains pour que chacun



Coiffure de guerrier avissibla.

pût recevoir quatre-vingts bananes, la ration de quatre jours.

La flèche avait touché le lieutenant Stairs à 52 millimètres au-dessous du cœur; la blessure présentait un diamètre de 5 millimètres sur une profondeur de 58. Nos autres patients étaient frappés aux poignets, aux bras, dans la partie charnue du dos. Nous ignorions alors la nature de cette étrange substance dans laquelle on trempe les pointes des flèches et ne savions pas davantage que, employée à l'état frais ou à l'état sec, les effets n'en sont pas identiques. Tout ce que le docteur pouvait faire était d'injecter de l'eau dans la plaie et de la déterger aussi bien que possible. Les têtes grises de la caravane prétendaient que ce poison n'est autre que l'écume obtenue, après

suffisante ébullition, du caoutchouc *Ficus elastica*. D'après un naturel il est extrait d'une sorte d'arum que l'on pile et fait bouillir. On transvase la décoction et on la met sur le feu jusqu'à ce qu'elle forme une sorte de sirop concentré; qu'on mélange avec de la graisse. L'odeur est âcre et rappelle celle de l'*Assa fetida*; les éléphants et le gros gibier n'y résistent pas, disaient nos hommes, et leurs histoires nous inquiétaient. Mais je les croyais fort exagérées. Étant donnée surtout l'infinie petitesse de ces blessures, qui ressemblaient à des piqûres d'épingle, nous nous laissions aller à l'espérance pour notre ami Stairs et les neuf autres blessés.

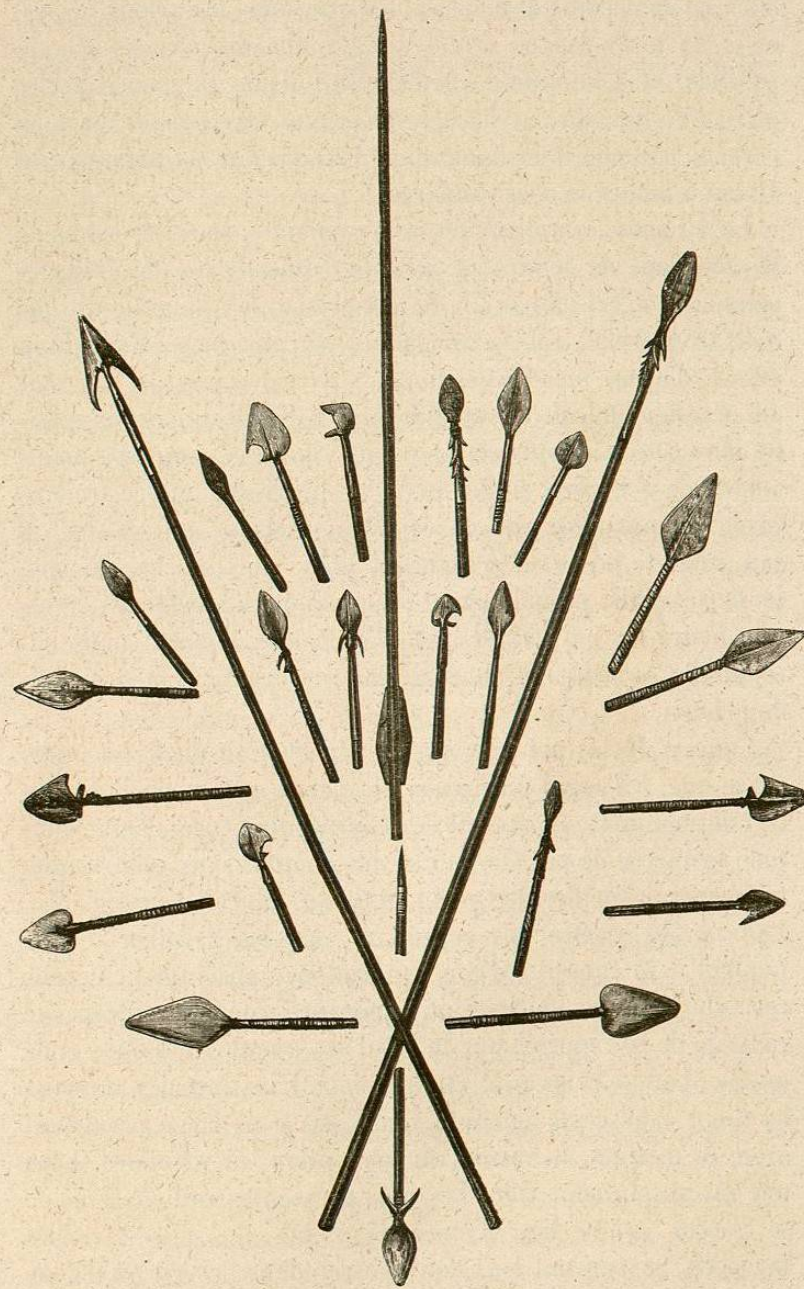
Les flèches, longues de 60 centimètres ou à peu près, sont très fines, en bois foncé; on en durcit la pointe par une lente cuisson dans la chaude atmosphère qui règne au-dessus du foyer de la hutte. A son extrémité inférieure on pratique une fente où l'on introduit une feuille pour régler le vol. A 12 millimètres au-dessous de la pointe extrême, aussi fine qu'une aiguille, le limbe, incurvé sur une longueur de 5 centimètres, est entaillé de petites coches. On trempe les têtes des flèches dans la substance visqueuse dont il a été parlé.



Autre coiffure des Avissibba.

Nous en avons vu d'autres recouvertes d'une couche tout à fait noire, rappelant à l'état frais le goudron de Stockholm, mais d'une odeur désagréable. Ainsi préparées, les pointes sont entourées de feuilles vertes et on les réunit en faisceaux avant de les introduire dans le carquois, au nombre d'une centaine environ. Les précautions minutieuses avec lesquelles les sauvages enveloppent leurs flèches nous faisaient réfléchir, et notre souci pour les blessés augmentait d'autant.

L'arc, long de 90 centimètres, est en bois foncé et très dur. Une large bande de rotin soigneusement polie sert de corde. A mon premier essai, et placé à 2 mètres de distance, je traversai d'une de ces flèches de bois les deux parois d'une boîte en fer-



Armes des Avissibba, d'après une photographie.